

Un enseignant vaudois en Chine populaire

M. Simon Chappuis, professeur de français à l'Ecole d'ingénieurs de l'Etat de Vaud (EINEV), a été chargé par l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne d'enseigner le français aux membres du corps enseignant de l'Université de Jiaotong à Xi'an, en République populaire de Chine. M. Chappuis nous livre quelques réflexions tirées de cette riche expérience d'un semestre passé derrière la Grande Muraille, d'octobre 1983 à avril 1984.

L'Université de Jiaotong de Xi'an est une des universités pilotes ou de pointe de la République populaire de Chine et, de ce fait, dépend directement du Ministère de l'éducation à Beijing. Bien que sise à Xi'an, la capitale du Shaanxi (une des cinq provinces chinoises du nord-ouest), elle fut fondée à Shanghai en 1896. A la suite d'un partage en 1957, un «campus» fut expédié avec professeurs et étudiants vers l'intérieur et ce «campus» devint autonome en 1959. Il serait fastidieux de décrire la ville de Xi'an; disons simplement qu'elle est à quelque 22 heures de train de Beijing et à 23 heures de Shanghai. Il est préférable de compter les distances en heures de train plutôt qu'en kilomètres dans ce pays. Le campus de Jiaotong est construit en dehors de la formidable muraille entourant la ville, à l'est, sur un terrain de 90 hectares, déjà trop petit aujourd'hui. En 1984, il y avait près de 8000 étudiants, un personnel enseignant, technique et administratif de 4000 personnes. En ajoutant les familles, les enfants et les vieillards, le «village», comme l'appelait un vice-président de l'université, comptait plus de 20000 habitants, l'équivalent d'une ville comme Yverdon. Cette «unité de travail» s'administre elle-même: poste, cantines, restaurants, jardin d'enfants, hôtel «demi-étoile», logements pour tous et y compris pour les vieux, marché officiel et marché libre, banque, on y trouve presque tout ce qui est strictement nécessaire. Bien sûr, il n'y a aucun luxe; la vie y est simple, extrêmement simple, et les distractions très rares: tout favorise donc l'étude.

La semaine à l'université

Lundi matin, 6 h. 30: c'est la diane. Les haut-parleurs répartis dans tout le campus vous envoient un air de Carmen: impossible de rester endormi avec ces

décibels. Puis des slogans ou des nouvelles. A 7 h. 15, petit déjeuner dans un bâtiment situé à cinq minutes. Les cours commencent à 8 heures tous les jours, chaque période dure 50 minutes. A 10 heures, pause avec gymnastique en musique, aujourd'hui facultative mais depuis peu seulement. Durant six mois, la même musique accompagne les mêmes exercices. Impossible d'y échapper et aujourd'hui encore j'entends compter «yi, er, san, si, wu», etc. (1-2-3-4-5). Et très nombreux sont les étudiants et professeurs qui font cette gymnastique. Cours jusqu'à midi, le repas pris en dix à quinze minutes, car il ne faut pas manquer la sieste. Cette sieste est sacrée, au point que, durant l'été, les colporteurs sont interdits dans le campus pour éviter de la perturber en faisant des appels ou du bruit. Reprise des cours à 14 heures en hiver et à 15 heures en été. Mais, à 13 h. 40 exactement, musique (toujours la même durant six mois), qui appelle le campus au travail. Cours jusqu'à 17 heures. Alors les étudiants déferlent sur les terrains de sport (dont 48 terrains de basket contigus!). Repas du soir, étude ou cours du soir jusqu'à 21 heures.

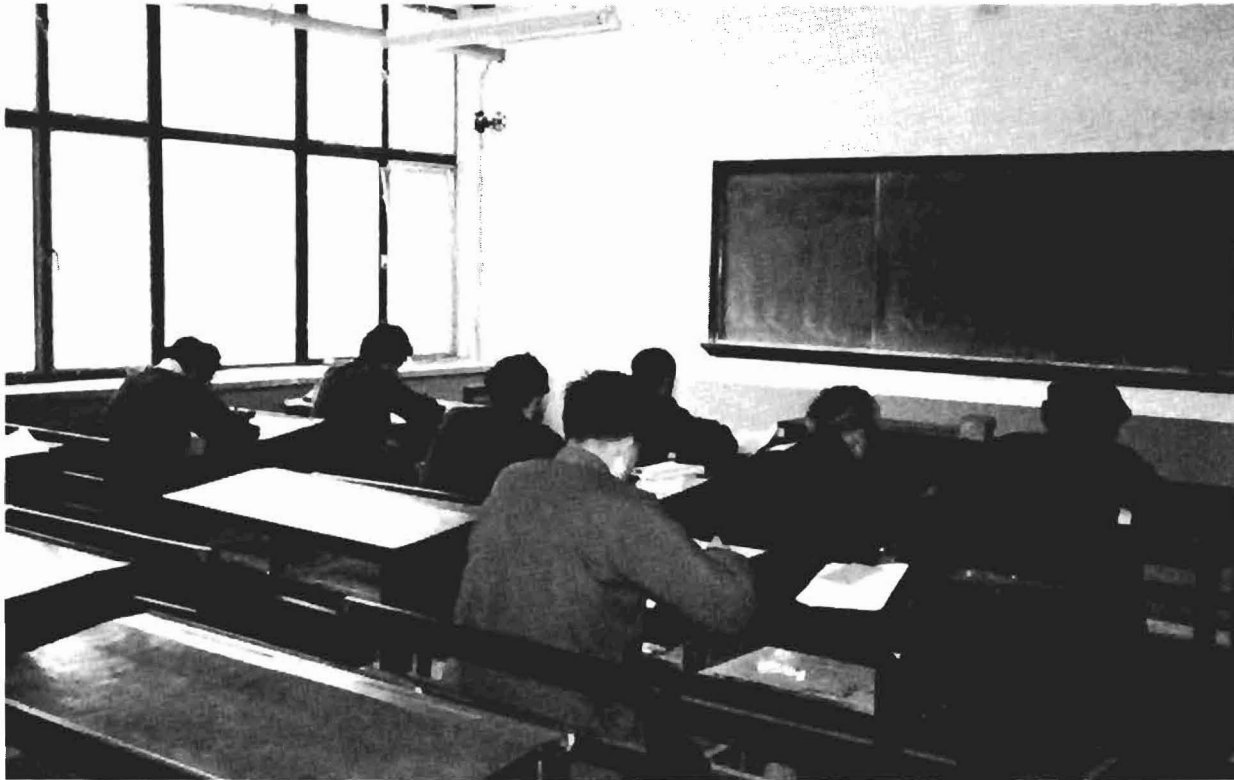
Ce rythme de vie se répète du lundi au vendredi à midi. Car le vendredi après-midi est réservé à la politique. *Pour tout le monde*, à l'exception du pédagogue étranger. Professeurs, étudiants, personnel, tous doivent y participer, répartis en groupes selon leur département et leur fonction à l'université. Du temps où j'y étais, on étudiait les discours de Deng Xiao Ping, sa pensée, discours dans lesquels on voyait déjà percer les nouvelles options que le parti et le gouvernement allaient prendre à fin 1984 (je les ai lus!). Ces études politiques durent de 14 heures à 17 heures et, à la fin du semestre, un examen est infligé à tous. Je dois cependant avouer que ces cours de politique du vendredi après-midi étaient l'occasion pour les professeurs de notre département, et sans doute aussi des autres, de bavarder, discuter comme seuls les Chinois savent le faire, et pas toujours de politique. Etant resté dans mon bureau un vendredi après-midi, j'eus la surprise de voir arriver M. Wong et un autre collègue qui s'installèrent pour bavarder avec moi. Je leur demandai pourquoi ils n'étaient pas «à la politique». Ils me répondirent: «Notre serviette y est, cela suffit!»



Bibliothèque de Jiaotong: elle possède plus d'un million de livres.

Terrains de basket.





La classe.

Le samedi, même horaire que les autres jours de la semaine. Le dimanche est consacré aux cours facultatifs ainsi qu'au repos. Quant au pédagogue étranger, il finit ses cours à 16 heures. Pour sortir de cette vie communautaire, je m'étais acheté un vélo (le dernier modèle, mais, comme tous les vélos, sans phare, ni vitesses), le seul moyen pour avoir une certaine liberté de mouvement. Si bien que, les cours finis, je filais à la ville ou à la campagne. Mais impossible, bien sûr, de s'isoler : partout la foule, curieuse, étonnée de voir un étranger seul. Et pourtant, dans cette foule, on finit pas se sentir vraiment seul, comme à part : l'impossibilité de communiquer. Le vendredi après-midi, une voiture de l'université avec chauffeur était à disposition pour aller en ville, en principe pour faire des achats au «magasin de l'amitié». Ce genre d'établissement est réservé aux touristes et aux quelques rares résidents étrangers. Les Chinois n'y ont, en principe, pas accès. On y trouve des produits étrangers assez chers et des produits chinois de toute sorte et de luxe, beaucoup plus chers que dans les magasins ordinaires. J'ai acheté, par exemple, deux belles tasses en porcelaine pour cinq yuans¹ la pièce ; j'ai trouvé les mêmes pour deux yuans à l'autre bout de la

ville dans un simple magasin ouvert à tous. Pour s'en tirer, il faut connaître quelqu'un qui «sait» ; il faut savoir trouver et ouvrir la fameuse «porte de derrière», la «back door». Mais cela est une autre histoire. Quant aux samedis du pédagogue étranger, ils étaient consacrés soit à l'étude, soit à une excursion organisée par l'université en voiture ou en minibus dans les environs de la ville. Si l'on sait que Xi'an fut, pendant onze siècles, la capitale de la Chine, les merveilles à découvrir ne manquent pas. Reste le dimanche. Promenades à vélo, car il n'y a ni théâtre, ni cinéma. Et si, dans cette ville ancienne, les rues se coupent à angle droit et qu'il y a beaucoup de coins, il n'y a pas de bistrot du coin !

Mais le spectacle de la rue, la vie extraordinaire de la rue chinoise, l'animation incessante des routes campagnardes, quel dépaysement ! Des usages différents, une autre échelle des valeurs, un rythme de vie tout autre, des scènes d'un âge qu'on aurait pu croire révolu font que l'on ne s'ennuie guère et que six mois sont vite passés.

Les cours

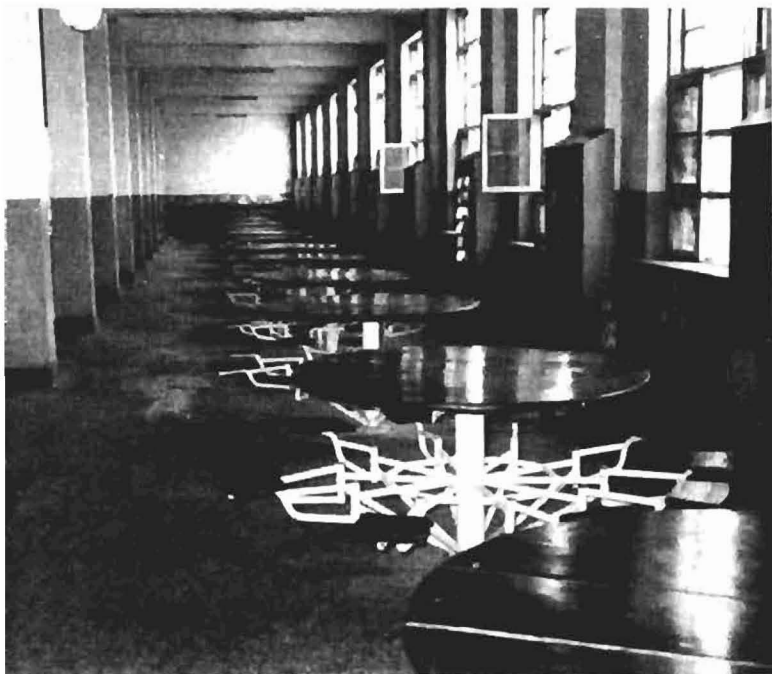
A mon arrivée à Jiaotong, j'eus deux à trois jours pour apprendre qu'il fallait abandonner les habitudes suisses et se débrouiller soi-même. Cela commença

¹ 1 yuan = Frs. 1.20.

par une distribution de matériel : deux porte-plumes, quatre becs de plume, quatre crayons HB, quatre cahiers, deux gommes, deux encriers (trois jours plus tard, je pus disposer d'une machine à écrire et deux mois plus tard d'un bon enregistreur à cassettes). Il n'y avait aucune méthode d'enseignement du français, ni manuel, seul un petit *Larousse*. Pour le reste, «système D». Dans la classe : un tableau noir, des craies. Le laboratoire de langue sera installé un mois avant mon départ. Horaire : seize heures de cours par semaine à répartir selon mon bon plaisir : douze heures avec une classe de professeurs et quatre heures dans deux autres classes. En d'autres mots, la liberté la plus grande avec les moyens les plus restreints. Et pourtant, on travaille beaucoup. Un désir d'apprendre très fort, une volonté d'acquérir des connaissances que j'ai rarement ressentie à un tel degré, font que l'on oublie vite les conditions matérielles et de vie que l'on subit. C'est ainsi que l'on se rend compte, sur le tas pour ainsi dire, de l'effort fait par la Chine pour développer l'instruction à tous les niveaux. Cet effort est gigantesque, de l'enseignement primaire à l'université. Et voici quelques chiffres fort éloquentes (datant de fin 1982). Il y a en Chine :

- 140 millions d'enfants dans les écoles primaires ;
- 55 millions de jeunes dans les écoles secondaires ;
- 1 million 350 000 étudiants dans les universités ;

Réfectoire pour étudiants et professeurs.



- 235 millions 820 000 illettrés ou illettrés partiels (ceux qui, ayant 12 ans révolus, ne connaissent pas ou mal l'écriture et la lecture).

Voici enfin, pour clore ces quelques brefs souvenirs, le règlement de conduite pour les élèves et les étudiants :

1. Aimer la patrie, le peuple et le Parti communiste de Chine. Apprendre consciencieusement et s'efforcer de faire des progrès chaque jour.
2. Arriver en classe à l'heure. Ne pas être absent sans raison valable. S'appliquer à l'étude et accomplir attentivement ses devoirs.
3. Persévérer dans les exercices physiques et participer aux activités en dehors des classes.
4. Veiller à l'hygiène. Porter des vêtements propres et bien tenus. Ne pas cracher par terre.
5. Aimer le travail manuel et tout faire dans la mesure de ses possibilités.
6. Garder un style de vie simple. Economiser les céréales. Ne pas faire le délicat sur la nourriture et les vêtements.
7. Observer la discipline et l'ordre public.
8. Respecter ses maîtres et ses parents, être solidaire de ses camarades et se montrer poli envers tout le monde. Ne pas dire ou faire de grossièretés, ne pas se bagarrer.
9. Se soucier de la collectivité et aimer les biens publics. Ne pas garder pour soi les choses qu'on a trouvées.
10. Être honnête et courageux, toujours dire la vérité et corriger ses défauts.

On est loin, très loin des sauvages de la tristement célèbre Révolution culturelle et des séquelles de mai 1968.

Simon Chappuis
professeur à l'EINEV